

L'asexualité est de plus en plus acceptée

Dans les débats sur les questions d'identité, une orientation sexuelle fait souvent figure de grande oubliée : l'asexualité. Pourtant, elle est plus présente que jamais. Les raisons qui expliquent ce manque de désir croissant sont nombreuses, et ne sont pas toutes liées au sexe.

DIE WELT

DÉCODAGE

MARIE-LUISE GOLDMANN

Si vous lisez pour la première fois le sigle « LGBTQIA* », il se peut que vous croyiez à une faute de frappe. Ceux pour lesquels ce n'est plus une première y voient peut-être le symbole d'une jeunesse hypersexualisée qui ne perçoit le monde qu'à travers le prisme de l'érotisme. Pourtant, dans cette longue liste d'orientations sexuelles, une catégorie est souvent passée sous silence. En effet, si le « L » signifie « lesbienne », le « G », « gay », le « B », « bisexuel », le « T », « transgenre/transsexuel », le « Q », « queer » et le « I », « intersexuel », la dernière lettre à avoir rejoint le sigle, le « A », ne signifie rien d'autre qu'« asexuel ».

Si chaque lettre était ramenée à la période de l'histoire au cours de laquelle l'orientation sexuelle correspondante a entrepris sa marche libératrice, a été reconnue et a inspiré les produits culturels, le « A » serait indéniablement la lettre des années 2020. Les asexuels ne sont attirés ni par les femmes ni par les hommes : ils ne sont attirés par personne. L'asexualité est elle aussi un spectre : certaines personnes ne souhaitent pas avoir de rapports sexuels, mais peuvent néanmoins être en quête d'une relation romantique. D'autres recherchent seulement le contact charnel. D'autres encore, rien de tout cela.

« La liberté de mouvement croissante »

Ce n'est pas nouveau : le désintérêt pour le sexe fait l'objet de beaucoup de publications. D'ailleurs, depuis des années, aussi bien des guides pratiques que certaines rubriques de magazines féminins sont consacrés à la manière de redynamiser sa vie sexuelle après une perte de libido. La nouveauté, en revanche, c'est qu'une fois ce manque de désir diagnostiqué, il s'agit de moins en moins de trouver une solution pour y mettre fin. De même que la société ne cherche plus à « guérir » l'homosexualité de nos jours, mais la reconnaît comme une orientation sexuelle parmi d'autres, l'asexualité est elle aussi de plus en plus acceptée.

La scientifique Juliane Burghardt s'est penchée sur ce phénomène dans un ouvrage paru récemment sous le titre *Alles kann, nichts läuft : Warum wir immer weniger Sex haben* (non traduit en français). Selon elle, on constate cette diminution de l'activité sexuelle partout dans le monde, sans distinction de genre ou de groupes d'âge. D'après les statistiques, les asexuels représentent 1 % de la population mondiale, avec de légères variations selon les pays.

Par exemple, le Japon constitue une exception en la matière puisque 10 % des personnes interrogées, dont une majorité d'hommes, y ont déclaré être asexuelles. De plus, on peut supposer que de nombreuses personnes concernées ne sont pas conscientes de leur identité, car elles sont sexuellement actives malgré l'absence de désir, par



exemple par besoin de contact humain ou d'intégration. Ainsi, ces chiffres devraient en réalité être encore plus élevés.

Comme pour tout nouveau concept, la question est de savoir si le nombre de cas augmente lorsque le concept est avancé, ou si ces cas ont toujours existé mais qu'ils n'obtiennent que maintenant une désignation formelle. Juliane Burghardt cite Isaac Newton, Nikola Tesla, Emily Brontë et Edgar Allan Poe, entre autres exemples de personnalités historiques qui pourraient avoir été asexuelles. Selon elle, l'asexualité n'est pas un phénomène nouveau, mais elle explique sa présence actuelle plus marquante par « la liberté de mouvement croissante qui caractérise la société actuelle » : « Ce qui irrite les asexuels, c'est qu'on les incite constamment à opter pour une sexualité alors qu'ils n'en éprouvent pas le désir. Au Moyen Âge, il ne serait jamais venu à l'idée des asexuels de se justifier alors qu'ils accomplissaient simplement leurs devoirs conjugaux tous les neuf mois. »

Les raisons du « sexodus »

Mais est-ce la seule explication du « sexodus », pour reprendre un terme de la spécialiste en sciences de la culture Beate Absalon qui, dans son ouvrage *Not giving a fuck* (non traduit en français), s'intéresse au revers de la médaille d'une société sexualisée à outrance : formes de « déssexualisation », de « postsexualité » et d'« absence collective de libido » ? Les causes possibles semblent aussi nombreuses que les caractères du sigle « LGBTQIA+ » : citons notamment les crises, parmi lesquelles la pandémie, la guerre et le changement climatique, mais aussi l'augmentation des maladies psychiques, telles que la dépression ou les troubles de l'anxiété.

Le courant #MeToo et l'insécurité des genres pourraient également contribuer à ce désintérêt généralisé pour le sexe. De nos jours, lorsque la sexualité intervient dans les débats publics, sa connotation est essentiellement négative. En effet, elle y est principalement synonyme d'agression potentielle, de violence et de blessures. D'où la ques-

tion posée par Beate Absalon : « Le «zéro sexe» serait-il devenu une échappatoire féministe ? »

Beate Absalon considère l'affranchissement croissant vis-à-vis de la « sexualité forcée » comme un « acte de résistance ». Le « choix de l'asexualité », la mentalité qui préside au « Je préfère m'abstenir » aurait donc même gagné le mouvement sexpositif qui visait autrefois à « libérer les désirs sexuels refoulés » : désormais, il s'agit aussi d'assumer son « dégoût refoulé du sexe ». Il y a quelques années, le philosophe Slavoj Žižek a lui aussi décrit la romance idéale comme une orgie à laquelle participent des jouets sexuels, tandis que le couple peut se détendre.

Mais cette tendance fait face au dilemme constant qui agite toutes les dynamiques de libération : avant même que l'on s'en rende compte, la liberté initiale se transforme en contrainte. La liberté de s'affranchir du sexe deviendra-t-elle bientôt un impératif branché ? Beate Absalon aborde également cette problématique, admettant que le renoncement au sexe peut « s'accompagner des mêmes logiques stressantes que le sexe victorieux, synonyme d'instrumentalisation et d'arme anti-érotique ».

De nombreux mouvements d'abstinence continueraient de faire référence au sexe dans leur rejet de celui-ci, assurant ainsi son autorité, plutôt que de le reléguer simplement à l'indifférence. En bref : « Les revendications d'absence de sexe semblent elles-mêmes stimulées, voire obsédées par le sexe. »

De même que la société ne cherche plus de nos jours à « guérir » l'homosexualité, l'asexualité est elle aussi de plus en plus acceptée. © CANVA.

L'asexualité dans le cinéma et la littérature

Les films, les séries et la littérature actuels présentent des personnages qui ne s'intéressent pas au sexe ou qui se déclarent explicitement asexuels. Qu'advient-il du « plaisir du texte » (Roland Barthes) lorsque le plaisir disparaît du texte ? Et qu'en est-il d'une société dans laquelle le désir du sujet insensé n'a plus besoin d'être sublimé à la manière freudienne, n'ayant de toute façon jamais existé ?

Dans la série à succès *Sex Education*, le personnage de Florence décrit ses sentiments à sa thérapeute : « C'est comme si je me trouvais devant un immense buffet, avec tout ce que je pourrais vouloir manger. Mais je n'ai tout simplement pas faim. » Lorsqu'elle se demande ce qui ne va pas chez elle, l'experte lui répond : « Le sexe ne nous complète pas, alors pourquoi quelque chose n'irait pas ? »

Théoricien américain de la littérature récemment décédé, Leo Bersani débutait, en 1987, l'un de ses essais par ces mots : « Le grand secret concernant le sexe, c'est que la plupart des gens n'aiment pas ça. » De nos jours, il faudrait rajouter : la plupart des gens ne le font pas non plus. Et ce n'est plus un secret. M.-L.G.



Au Moyen Âge, il ne serait jamais venu à l'idée des asexuels de se justifier alors qu'ils accomplissaient simplement leurs devoirs conjugaux tous les neuf mois

Juliane Burghardt
Scientifique



1%

D'après les statistiques, les asexuels représentent 1 % de la population mondiale, avec de légères variations selon les pays. Par exemple, le Japon constitue une exception en la matière puisque 10 % des personnes interrogées, dont une majorité d'hommes, y ont déclaré être asexuelles.